L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES AN-CHES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE VENDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR DANS LA 4ème PAGE.

TEMPERATURE

Du 15 septembre 1906.

Thermometre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 727 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin	84	29
Midi	96	36
3 P. M.	94	34
6 P. M.	92	33

SOMMAIRE.

Le Roman de Tante Caroline.
Un Sabre.
Napoléon et le Curé.
Assis ou debout !
Fleur d'Amour, poésie.
Connaissances utiles.
Un Paradis Perdu, Feuilleton du Dimanche.
Mondanités, chiffons.
L'actualité, etc., etc.

A l'île de Cube.

L'insurrection cubaine n'a pas causé jusqu'ici une bien grande effusion de sang ; les insurgés et le gouvernement ont fait beaucoup de bruit, ils ont menacé de s'exterminer réciproquement, mais les uns et les autres semblent s'être bien gardés d'entrer en lutte directe, de tenter la fortune des armes pour décider à qui resterait la victoire.

Elle ne serait donc intéressante que du point de vue de la curiosité si les bandes qui parcourent les campagnes sans entraves n'y commettaient des déprédations, ne coupaient les fils télégraphiques et les voies de chemins de fer et ne rançonnaient les habitants sans distinction de nationalité.

Le gouvernement cubain achète des chevaux, des armes et des munitions de guerre à l'étranger, mais dans combien de temps serait-il prêt à entreprendre une campagne sérieuse contre les insurgés ? De terribles ruines s'accumuleraient avant qu'il put devenir maître de la situation.

Or, des étrangers, Américains et autres, possèdent de vastes intérêts dans l'île de Cube, et comme il est certain que le gouvernement de ce pays ne sera pas en mesure de les protéger efficacement avant longtemps, l'autorité à laquelle, à son défaut, le devoir incombe, s'est vue dans la nécessité de prendre des mesures pour faire respecter par les Cubains la vie et les propriétés des étrangers.

Les autorités du pays auquel l'île de Cube doit son indépendance, les Etats-Unis, seraient indubitablement très aises de laisser la République cubaine poursuivre tranquillement sa destinée, se tenant toujours prêtes à l'aider en cas de besoin, mais elles ont conscience du devoir qu'elles ont assumé, de veiller à ce que les droits de tous soient respectés. Et c'est pourquoi le président Roosevelt, parlant au nom du gouvernement et du peuple des Etats Unis, vient d'adresser aux patriotes cubains, par l'intermédiaire du représentant de leur gouvernement à Washington, une lettre dans laquelle il les abjure de faire taire leurs rancunes et leurs ambitions personnelles, et leur rappelle que le seul moyen de préserver l'indépendance de la république est de prévenir l'intervention du dehors en la sauvant de la guerre civile et de l'anarchie.

Mais comme il sait bien que malgré le respect qu'imposent les Etats-Unis, ses conseils, pourtant si sages et si mesurés, n'auraient que peu de portée s'ils n'étaient appuyés par une démonstration de force, il envoie des navires de guerre qui, dans quelques heures, auront jeté l'ancre dans les principaux ports de l'île, et tient prêtes des troupes de débarquement.

Le traité entre les Etats-Unis et votre pays, dit M. Roosevelt aux Cubains, m'impose un devoir que je ne peux pas éviter. Que les Cubains sachent bien que le Président est décidé à remplir ce devoir jusqu'au bout et qu'ils tiennent maintenant entre leurs mains l'indépendance de leur pays.

Simple coïncidence.

Ce n'est plus qu'une simple coïncidence—évidemment—mais il n'est peut-être pas inutile de la signaler.

Dans les journaux parisiens, vous trouvez chaque jour une série de nouvelles auprès desquelles les drames de Ponson du Terrail ne sont que du simple Berquin :

La disparition du curé de Châtenay ;

L'assassinat du lieutenant de Libran ;

Le crime de Saclay ;

Le parricide de Nantes ;

La mère criminelle de l'Ile-Verte.

On pourrait allonger cette liste en inscrivant encore une foule de crimes de second ordre,—de crimes qui n'ont pas eu de succès de publicité ; enfin de crimes qui n'ont pas eu de chance, mais qui, néanmoins, sont bel et bien des crimes.

Et maintenant, tournez la page et vous lirez au verso :

"Suppression de la peine de mort."

Ce n'est qu'une simple coïncidence, évidemment.

Mais, tout de même, les assassins n'ont pas du tout l'air de vouloir "commencer".

Alphonse Karr ne serait pas content. Les assassins devraient bien y mettre un peu du leur.

La cigarette aux diamants.

On nous a raconté l'histoire de la reine Cléopâtre buveuse de perles, et nous ne l'avons pas crue.

Nous devons accorder plus de créance au récit que le célèbre professeur von Bergmann et son assistant le docteur Bier rapportent de Constantinople. Ils étaient allés en Turquie pour traiter la fille préférée du Sultan, atteinte d'une appendicite.

La princesse, a confié le docteur Bier au "Berlin Lokalanzeiger", est âgée de dix-huit ans, s'habille comme une Parisienne et parle très bien le français. Elle est très belle et elle a de très petites mains. Quand le docteur berlinois vint l'ausculter, elle ramena d'un mouvement très gracieux ses cheveux sur sa poitrine. Puis, elle se mit à fumer une cigarette "incrustée d'éclats de brillants." Elle en offrit une au docteur, qui ne dit pas s'il en fut enchanté.

Nous ne saurons donc jamais si les perles sont bonnes à boire et le diamant bon à fumer !

ANECDOTE.

Le départ récent de M. Conried de Paris rappelle une anecdote peu connue, et où apparaît en belle lumière le caractère du directeur du Metropolitan Opera House.

Chaque année après la saison d'opéra à New-York, M. Conried part en tournée avec sa troupe dans les grandes villes des Etats-Unis. Au printemps dernier, le lendemain de son arrivée à San-Francisco, se produisait la terrible catastrophe que l'on sait, et le théâtre se trouvait détruit. La location réalisée s'élevait à 118,000 dollars. M. Conried décida aussitôt de rembourser cette location. Et ce fut un défilé de personnes venant, un coupon en main, pour se faire rendre le prix de leurs places. Mais beaucoup arrivaient aussi, en déclarant que, dans la catastrophe, leur coupon avait été détruit. Que faire ?

—C'est bien simple, dit M. Conried, remboursez tous ceux qui jureront avoir loué.

Et sans sourciller, M. Conried fit payer de ce chef 22,000 dollars—soit cent dix mille francs.

La prochaine Exposition universelle.

C'est à Tokio qu'elle aura lieu en 1912, et les Japonais comptent bien que les Européens et les Américains profiteront de l'occasion pour aller voir sur place ce que la civilisation a fait du pays de Mme Chrysanthème.

Ils achèvent de se métamorphoser en vue de cet afflux de visiteurs, et nous pouvons nous attendre à voir prochainement dans nos restaurants à la mode un nombre inusité de garçons, de maîtres d'hôtel et d'aides de cuisine japonais, qui feront, pour s'instruire dans l'art de recevoir les voyageurs, ce que les Togo et les Oku ont fait pour s'assimiler l'art de la guerre moderne.

Mais, de grâce, qu'ils ne poussent pas trop loin la transformation. On annonce qu'ils renoncent aussi à leurs fenêtres en papier et que les carreaux de verre sont maintenant en grande demande au Japon. C'est une faute. Après avoir admiré les merveilles de leur Exposition, les voyageurs voudront voir aussi le Japon d'autrefois, et qu'ils leur gardent au moins quelques fenêtres en papier derrière lesquelles des mousmés authentiques glisseront leurs petits yeux bridés.

THEATRES.

CRESCENT.

C'est ce soir que s'ouvre la saison régulière au Crescent, et la direction a choisi pour cette occasion une des plus bouffonnes et des plus amusantes comédies du répertoire américain : Mc Fadden's Flats.

On sait que le canevas de cette pièce est des plus élastiques et qu'il permet l'introduction de nouveautés.

On n'y a pas manqué, de sorte que c'est une comédie presque nouvelle qui sera donnée ce soir.

La troupe engagée pour jouer "McFadden's Flat" cette saison comprend des artistes de premier ordre, entre autres John Price, Dolly Theebold, Dixon et Fields, James Purvis, les quatre "Bootblack", les frères Washer, Alice Gilmore, Frances Hanson, etc.

ORPHEUM

Le clou du premier programme de la saison de vaudeville qui s'ouvre demain à l'Orpheum sera le numéro de De Haven et Parker, deux danseurs et chanteurs dont le succès a été grand partout où ils ont paru.

Mlle Parker est d'ailleurs connue de notre public, ayant joué les soubrettes au Grand Opera House il y a quelques années.

A ce programme, préparé avec grand soin, sont également inscrits la troupe de mimes de Zazell et Vernon, qui joueront une pantomime très originale : l'Enlèvement ; les Roses, trois jeunes et jolies personnes d'un haut talent musical, qui jouent à ravir de plusieurs instruments : Klein et Clifton, comédiens et danseurs qui jouent un acte intitulé "The Dummy's Holiday" ; Adimini et Taylor, chanteurs classiques qu'on entendra dans les "Wandering minstrels" ; les frères Sheck, des athlètes de force herculéenne ; Lorimer Johnston et Caroline Frances Cooke, très plaisants dans une saynète : "A Share for a Wife".

Des scènes mouvantes tout à fait nouvelles terminent la soirée.

TULANE.

"Old Innocence", qui tiendra l'affiche à partir de ce soir au Tulane, est une comédie domestique dont tous les personnages sont intéressants et admirablement dessinés. L'intrigue en est fort bien menée et l'heureux dénouement porte à son comble la satisfaction éprouvée par le spectateur durant la soirée.

C'est Tim Murphy qui tient le rôle principal, dans lequel il a remporté d'éclatants succès il y a quelques saisons. Il s'y montre encore plus grand qu'autrefois, et c'est un triomphe qui l'attend.

Il s'est entouré d'artistes de talent, comme Dorothy Sherrod, Louise Whitfield, Mme Aubrey Powell et O. J. Griffin,

Opéra Français.

Très fréquemment M. Thomas Brulatour, directeur de l'Opéra Français, reçoit des nouvelles de M. Henry Russell, l'impresario, qui se trouve actuellement à Milan, Italie, où il s'occupe du recrutement d'artistes qui paraîtront la saison prochaine sur la scène de la rue Bourbon.

Dans sa dernière lettre M. Russel annonce qu'il a à peu près complété sa troupe.

Le chœur sera composé de jolies personnes et de jeunes gens appartenant à la troupe du Metropolitan Opera House de New York.

Le ballet comprendra un plus grand nombre de sujets et l'orchestre sera composé de musiciens réputés en Europe.

Mlle Fely Dereyne, un soprano dramatique qu'on entendra la saison prochaine, dont l'engagement de deux ans à l'Opéra de Nice a été des plus brillants, obtient un beau succès en ce moment au Casino de Vichy, France.

M. Russell écrit que c'est une fort jolie femme et que sa réputation artistique est grande en Europe.

La presse a unanimement félicité M. Russell d'avoir engagé Mlle Dereyne pour la saison à la Nouvelle Orléans. Elle sera beaucoup regrettée à Vichy, mais un grand succès lui est précédé ici.

M. Brulatour annonce que la liste d'abonnements se remplit rapidement, et que le montant total sera le plus élevé depuis beaucoup d'années.

Le théâtre de l'Opéra sera remis à neuf pour l'ouverture de la saison, le 25 novembre prochain.

L'opéra qui sera donné à cette occasion n'est pas encore choisi, mais ce sera un ouvrage dans lequel paraîtront les principaux artistes de la troupe.

LYRIQUE.

Au Lyrique, c'est le lundi que change le spectacle, et il en sera ainsi toute la saison. Demain soir, conséquemment "Graustark", le drame qui a obtenu un beau succès pendant la semaine qui vient de s'écouler, sera remplacé par "A Still Alarm" ; un drame en quatre actes qui tient une très honorable place dans le répertoire.

Les décors sont superbes ; il y a entre autres des rues de New York qui sont tout à fait remarquables.

Les artistes de la troupe Brown-Baker, dont on a admiré les talents variés dans "Graustark", excellent dans "A Still Alarm". Aussi est-ce une brillante semaine qui se prépare pour le Lyrique.

"Martha" à l'Opéra Français.

Les préparatifs de la représentation de "Martha", l'opéra de Flotow, à l'Opéra Français, les 17, 18 et 19 octobre à l'occasion de la grande réunion des Chevaliers de Pythias dans notre ville, sont à peu près terminés.

M. Campbell y a apporté tous ses soins, et on peut compter sur une exécution irréprochable. C'est M. Henry Wehrman qui dirige les répétitions et est chargé de mettre toutes les choses au point.

Les meilleurs talents de notre ville ont été recrutés, et l'ensemble comprendra cent cinquante voix.

Le grandiose chœur de Mascagni, "Christ the Lord is risen", sera chanté dans la coulisse avec accompagnement d'orgue.

Comme intermède il y aura la danse du Mai, la chanson du Shérif spécialement écrite par M. Campbell pour l'occasion, le chant du "Star Spangled Banner" par 150 voix et le chant de Dixie conduit par Mlle Mollie Blanchard.

Il y aura aussi des exercices par la compagnie Onward No 1 de la Louisiane.

Des billets au prix spécial de $1 destinés aux membres de l'Ordre des Chevaliers de Pythias seront mis en vente dans plusieurs magasins de la ville.

Le prix du billet sera de $1.50 lorsque la vente régulière s'ouvrira au magasin Grunewald, rue du Canal, le 10 octobre.

M. Henry Wehrman a écrit une nouvelle marche qui sera jouée durant les exercices de la compagnie Onward numéro 1.

Les principaux rôles de "Martha" seront tenus par Mme Rose Sheldon, Mlle Mollie Blanchard, M. Lew Sully, M. A. Miester, M. Coyle, M. Campbell, M. W. Summers, M. Jacobs, Mlle Marie Dumas, Mlle Dora Saunders, Mlle Jones et Mme Owens.

M. Henry Wehrman est le directeur musical. Le piano sera tenu par Mme Harris.

De nombreuses places ont déjà été vendues pour les deux premières représentations.

Mme Bonassou lit son journal

— Tiens, dit-elle à son mari, il paraît que les soldats font en ce moment des manœuvres de nuit ; je me demande comment ils font pour y voir clair.

Bonassou, haussant les épaules :

— Si tu avais lu plus attentivement, tu aurais vu qu'ils ont des éclaireurs !

CAROLINE FRANCES COOKE,
A l'Orpheum demain soir.

AU PUBLIC.

GRATIS.

CETTE COMMUNICATION S'ADRESSE PARTICULIEREMENT à ceux qui ont contracté l'habitude de prendre un ou quelques uns des dangereux remèdes annoncés.

Si vous prenez quelques uns des prétendus toniques, les remèdes pour la dyspepsie, les reins, le foie ou l'estomac, pour l'insomnie, si vous avez l'habitude de prendre journellement des eaux effervescentes pour les nerfs ou des cathartiques pour la constipation, panacées qui doivent, annoncent-ils, purifier le sang, débarrasser des boutons, éclaircir la peau, etc., des REMEDES APPAREMMENT INOFFENSIFS MAIS TRES DANGEREUX ANNONCES POUR LA GUERISON DES MAUX DE TETE.—NOUS VOUS DIRONS ALORS METTEZ-NOUS A L'EPREUVE SANS QU'IL VOUS EN COUTE UN SOU.

100 000 personnes meurent annuellement en Amérique de l'usage de remèdes dangereux pour ce mode de cette le cœur et les reins.

Le BROMONIA EST ABSOLUMENT INOFFENSIF ET PLUS EFFICACE POUR LA GUERISON DES MALADIES SUSNOMMEES QU'AUCUNE AUTRE CHOSE CONNUE DES PRATICIENS EN MEDECINE. PAS UNE PANACEE BREVETEE.

Coupez le coupon qui est au bas de cet article et envoyez-le nous. Vous recevrez un paquet GRATIS. Ayez soin d'écrire nettement le nom et l'adresse.

$5,000 seront payés à quiconque pourra prouver que BROMONIA ne peut pas se prendre en toute sûreté. La formule sera donnée à n'importe quel médecin. FOURNI EN GROS ET SANS FRAIS AUX HOPITAUX ET AUX MEDECINS.

Coupon de BROMONIA Gratis.

Nom.....
Ville.....
Etat.....
Ma Maladie est.....
Mon Pharmacien le plus proche ? Est à.....
Adresse.....

BromoniA

COMPANY.,
583 BROADWAY,
New York.

Distributeurs Locaux :

ORPHEUM DRUG STORE,
410-412 Rue St-Charles.
PHARMACIE FELDNER, 3218 rue Magasin.
AMERICAN DRUG STORE, 1024-26 rue du Canal, Agents dans l'Etat.
5 aout—1an—dim.

Le Succes d'un Homme est Dû à l'Esprit qu'il Possède et Aux Sous qu'il a Epargnés.

Vous pouvez gagner beaucoup d'argent pour améliorer votre condition si vous avez accumulé un petit capital. Les Banques d'Epargnes sont dans les affaires pour vous aider à faire ceci

LA
GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST COMPANY,
632 Rue du Canal.
Près de la rue du Camp.
Paie 3 1/2 pour cent d'intérêt sur les dépôts d'épargnes.

La Banque d'Epargnes de la Rue du Canal.

21 jan—1an—dim

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE 1906.

Old Landing—NEW CAMELIA, 8 a m
Madisonville—PINELAND, 8.30 a m et 4:30 p m

rêves dorés, en escomptant, hélas ! le produit du travail que les pauvres chères se promettaient de trouver, aussitôt leur intérieur parisien organisé.... Et il avait dit comme elles, voulant leur laisser le temps de s'acclimater avant de jeter la douche glacée sur leurs illusions. Mais, ce qui lui avait été au cœur, c'est le rayonnement de tendresse, émané d'elles quatre, dont il s'était senti enveloppé et dont il avait été pénétré et ému. Il en rapportait une joie intime qu'il s'étonnait de ne pas voir partager par celle aimée, qui se montrait toujours si profondément heureuse de ses moindres bonheurs.

— Qu'avez vous, Paulette ? Vous paraissez mélancolique, nerveuse ?.... Aurais-je, sans le savoir, abusé de votre patience, de votre amitié en vous parlant si longuement des miens ?

—Ah ! ne dites pas cela, Jean ! Vous savez bien que tout ce qui vous touche m'intéresse.

—Alors, qu'y a-t-il ?

—Une sensation folle, plus forte que moi, et dont j'ai honte. Il me semble que la présence auprès de vous d'êtres qui vous sont si chers va vous éloigner de moi....

—Paulette ?

—Que votre mère et vos sœurs vous prennent à moi.

Jean s'étreignit la poitrine à deux mains :

—Vous ?....Jalouse .... d'elles ?....Alors ?....

—Ah ! comment n'être pas jalouse de celles qui vous aiment et ont le droit de le dire devant tous !

Le jeune homme poussa un cri fou.

—Ah ! Paulette !....Chère... chère Paulette !

Des larmes plein les yeux, il s'agenouilla devant la jeune femme, lui saisit les mains qu'il couvrit de baisers.

—Ah ! béni soit Dieu, vous m'aimez ! .... Et moi, il y a si longtemps que je vous adore ! J'ai lutté ! .... Mais vous savez bien que l'amour filial ! l'amour fraternel laissent le cœur libre pour l'autre amour, le grand, le vrai, le seul ! J'ai lutté, mais je ne peux plus ! Ah ! vous, toujours vous !....Toi !....toi seule au monde ! Je t'adore ! Je t'aime !

Elle l'attira contre son cœur.

—Ah ! Jean !.... Je suis tienne pour la vie. Ne cesse jamais de m'aimer, j'en mourrais !

Leurs lèvres se rivèrent. Leurs larmes, pleurs divins, se mêlèrent....

III

Le bonheur ne se raconte pas. Pendant plusieurs mois, les amants vécurent en plein ciel, trouvant les heures trop brèves que leur amour prélevait sur les devoirs familiaux de Jean et sur son travail.

Pour le jeune homme, le réveil fut pénible.

Les économies de sa mère s'épuisaient, quelque étroitement économe que fût l'existence de la famille. La somme mise de côté, à la mort du père, pour assurer à Jean le strict nécessaire et la liberté du travail pendant l'élaboration de sa grande œuvre lyrique était la suprême ressource, largement ébréchée déjà. Les quelques travaux d'aiguille qu'avaient pu difficilement obtenir les deux jeunes filles subvenaient à peine à leur entretien.

Pourtant, grâce à quelques leçons bien payées, Jean aurait peut-être équilibré tant bien que mal son budget et celui des siens, si la maladie n'en était venue, par ses exigences immédiates, saper le fragile édifice.

L'automne avait été pluvieux ; l'hiver s'annonçait précoce et rigoureux ; l'état de santé de Céline s'aggrava. Elle commença à dépérir, et malgré les soins qu'on lui prodiguait, ses jours furent en danger, sans que les sommités médicales appelées à son chevet eussent pu faire autre chose que d'enrayer momentanément les progrès de l'anémie qui la minait.

Les dernières réserves de la famille avaient été englouties dans cette lutte infructueuse contre le mal. Jean connut alors des passes terribles, dont il cacha fièrement les cruelles angoisses à sa maîtresse et à ses amis, du moins celles qui avaient pour causes les difficultés d'argent.

A deux ou trois reprises, il avait fait appel à la bourse de Marcot, en prétextant des embarras tout personnels ; mais, outre que ces petites tromperies lui répugnaient, le secours de quelques jours qu'elles lui procuraient n'était pas une solution. Il fallait la forte somme pour tâcher d'arracher la pauvre sœurette à la mort et assurer l'avenir de la famille jusqu'au jour où son art apporterait le bien-être.

Un matin de novembre, comme il arrivait chez sa mère, angoissé de venir encore, toujours les mains vides quand malade et famille manquaient presque de l'indispensable, Mme Sarène lui communiqua une lettre du notaire de Rouen, liquidateur de la succession paternelle.

Deux mille francs étaient offerts par un entrepreneur pour le lot de bois dont il avait été jusque-là impossible de se défaire.

C'était la moitié de la valeur réelle du lot, mais, dans le dénuement présent, c'était le salut. Il ne fallait pas laisser échapper l'occasion.

Jean sauta dans un fiacre, passa chez lui prendre ce qu'il lui restait d'argent et prévenir Paulette que, allant à Rouen pour affaires, il rentrerait à Paris à sept heures.

Quatre heures après, il était chez le liquidateur, où il apprenait que l'acquéreur se désistait et que le marché était rompu.

Le pauvre garçon rentra à Paris si désespéré, si désemparé, qu'il n'eut plus la force de cacher à Paulette, qui l'attendait à la gare, et ses angoisses et leur cause. Il avait tant besoin de s'appuyer sur le cher cœur adoré pour y puiser un peu de courage !

L'aimée le réconforta de son mieux, le déposa rue du Cherche-Midi, et revint, fouette cocher, jusqu'à sa demeure.... mais elle passa, sans s'y arrêter, devant la porte de son appartement et alla, au sixième, frapper à celle de Georges Perreux.

—Vous ! s'écria celui-ci. Un malheur est-il arrivé à Jean ?

—Non....et oui. Voilà. Jean vient de manquer, à Rouen, la vente d'un stock de bois venant de l'atelier de son père. Or, la détresse des siens est extrême, il n'a pu me le cacher plus longtemps.

—Aïe ! je m'en doutais : la grande déche.

—Il faut, à tout prix, le tirer de là. J'ai besoin de vous. Comprenez moi : je ne peux pas lui offrir de puiser dans ma bourse, qui est pourtant bien sienne autant que je le suis moi-même !

—Fichtre non, ne faites point cela !

—Ah ! oui, votre absurde point d'honneur qui veut que quelques louis empruntés à sa maîtresse déshonorent, tandis qu'on peut honorablement se vendre, chair et nom, à une jeune fille dont on n'épouse que la dot !

—Chic laine, mais qui ne changera pas les mœurs. Alors ?....

—Je vais vous remettre quatre titres de 500 francs au porteur....

—Et ?

—Vous partirez pour Rouen, ce soir ou demain matin, par le premier train.

—Pour ?

—Acheter ce bois.

—Bon ! Est-ce que vous avez soumissionné une entreprise de baraques du jour de l'an ?.... Vous savez, je m'inscris pour louer la plus grande et y faire la parade !

—Georges, je n'ai pas envie de rire.

—Bigre ! moi non plus, car, après l'achat, il faut prendre livraison, et je ne me vois pas rapporter ici et ranger sous mon lit pour cent louis de planches !

—Vous vous arrangerez comme vous voudrez. L'important est que l'achat soit fait dès demain et que Jean ne se doute jamais que j'y suis pour quelque chose.

—Tout ce que je peux promettre, c'est de ne pas le lui dire.

—Alors, c'est entendu ; vous vous entendrez pour les moyens avec le notaire. Vous acceptez de me rendre ce service ?

—Pas commode. Et puis, vous n'êtes pas riche pour vous dépouiller.

—Ne vous inquiétez pas de cela. Je donnerais tout ce que j'ai pour éviter un souci à celui.

—Que vous adorez, brave fille ! Mais, dites donc, puisque je serai à Rouen, est-ce qu'il ne serait pas plus simple que j'aille dire un mot de le chose au riche parrain, au chanoine Grégoire ?

N'en faites rien ! Ne m'enlevez pas la joie d'être utile, sans qu'il la sache, à mon bien-aimé. Voudriez-vous me faire tant de chagrins ?

—Ah ! si vous me prenez pas les sentiments !

—Vous consentez ?

—Le moyen de faire autrement ? Vous êtes un ange qui forcerait le diable à se mettre à son service !

—Alors, monsieur Belzébuth, descendez vite chez moi, que je vous donne vos .... passeports !

Cinq minutes plus tard, Georges Perreux remontait chez lui, la poche lestée de quatre obligations de la Ville de Paris, et fort perplexe sur la façon dont il parviendrait à remplir sa mission. L'idée qu'il aurait, le lendemain, à débarrasser et à utiliser tout un magasin de planches, lui, presque docteur en médecine, lui paraissait superlativement dangereuse et d'allusion singulièrement irrévérencieuse.

—Je ne tuerai jamais assez de malades, se dit-il en riant, pour avoir besoin d'un lot de bois pareil !

Sérieusement, il tira des plans une partie de la nuit.

La suite à dimanche prochain.